

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE. — Le Jubilé Sacerdotal du Souverain Pontife Léon XIII et Mgr. l'Evêque de Parme — Première communion et distribution des Prix à l'Orphelinat St. Gabriel de Lille — Deuxième promenade des Orphelins de St. Gabriel au Collège de Marq-en-Barœul. Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Une fête au Patronage S. Pierre à Nice — Une Conversion — Missions de la Patagonie — Lettres des Missions de la Patagonie.

à l'Eminentissime Cardinal Jacobini, celui-ci l'approuva au nom du Saint-Père, et une commission centrale a été établie à Parme pour mettre à exécution le pieux projet.

Voici la lettre de S. E. le Cardinal Jacobini :

Monseigneur,

J'ai exposé au Saint-Père le dessein conçu par Votre Grandeur, dans le but de contribuer à célébrer son jubilé sacerdotal, tel qu'il est expliqué par votre lettre du mois dernier, et mieux encore par l'exemplaire de la circulaire que vous vous proposez d'adresser aux Evêques d'Italie.

S. S. a, non-seulement approuvé, mais loué hautement ce projet, et exprimé la confiance de le voir accueilli favorablement par vos collègues dans l'Episcopat; ce sera une démonstration, non-seulement de la dévotion de la jeunesse italienne, surtout de celle qui reçoit l'éducation dans les séminaires, envers le Saint-Siège, mais encore de son habileté dans les trois langues proposées pour les compositions.

Il sera très opportun qu'il soit formé en temps utile une Commission d'Evêques des diverses régions d'Italie pour réunir les travaux, et il serait également plus à propos que ces travaux, au lieu d'être divisés en autant de volumes qu'il y a de Diocèses en Italie, fussent réunis par régions ou par provinces ecclésiastiques.

AVIS.

Nous rappelons à nos Coopérateurs que le port des lettres pour l'Italie est de 0,25 c. Nous recevons tous les jours des lettres pour lesquelles nous devons payer la surtaxe, parcequ'elles sont affranchies insuffisamment.

LE JUBILÉ SACERDOTAL

Du Souverain Pontife Léon XIII

ET Mgr. L'EVÊQUE DE PARME.

Un docte et zélé Prélat, Mgr. André Miotti, Evêque de Parme, littérateur des plus distingués, a eu l'heureuse idée d'appeler la jeunesse studieuse d'Italie à prendre part aux fêtes du jubilé sacerdotal de S. S. le Pape Léon XIII. Ayant soumis son dessein

Je suis heureux, Monseigneur, de renouveler à votre Grandeur l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Votre serviteur,

L. Car. Jacobini.

Rome, 5 juillet 1886.

Dans l'espoir que ce projet pourra être mis à exécution ailleurs qu'en Italie, nous résumons ici le programme de Parme, en faisant remarquer que chaque nation pourrait remplacer par la langue nationale l'italien indiqué comme l'une des trois langues devant servir aux compositions.

PROGRAMME.

1. Les supérieurs des séminaires, des Congrégations religieuses, des divers collèges catholiques dirigés par le clergé séculier et régulier sont invités à recueillir de leurs élèves les plus distingués, sans exclure les professeurs ou autres personnes de bonne volonté, des compositions littéraires écrites dans l'une des trois langues classiques, l'italien, le latin et le grec, dont l'étude a été si chaudement recommandée par le Saint-Père, dans sa lettre du 20 mai 1885.

2. Les compositions, en prose ou en vers, auront principalement pour sujet les gloires de l'Eglise, du Souverain Pontificat, par exemple, les triomphes de Grégoire VII, dont le centenaire a été célébré par des fêtes littéraires splendides, ou les actes admirables du Pontife régnant. On pourra traiter d'autres sujets ayant quelque rapport avec l'heureux événement qu'il s'agit de solenniser.

3. Les compositions seront écrites sur des feuilles de papier d'une dimension uniforme, de 31 centimètres de hauteur sur 21 de largeur. Ces feuilles seront classées en cahiers par Diocèses, et ces cahiers réunis en volumes par régions ou provinces ecclésiastiques, puis reliés en élégants volumes, enrichis d'ornements, d'emblèmes et d'armoiries, de façon à les rendre plus dignes d'être déposés aux pieds du Saint-Père.

4. Chaque composition portera le nom, le domicile des auteurs, l'institution et la classe à laquelle ils appartiennent. On pourra également présenter des travaux de calligraphie ou de dessin représentant quelque fait de l'histoire sainte ou de celle de l'Eglise, ou encore quelque emblème, quelques paroles à la louange du Souverain Pontife ou de l'Eglise.

Les étudiants, qui ne peuvent présenter aucun travail, pourront signer leurs noms dans des cahiers disposés à cet effet, comme témoignage de dévouement et d'amour envers le Saint-Père.

5. Les travaux seront centralisés par les Ordinaires des Diocèses et nous espérons que tout pourra être prêt pour le mois d'octobre 1887.

Les personnes qui désireraient de plus amples éclaircissements pourront s'adresser à Mgr. l'Evêque de Parme, ou à M. le Supérieur du séminaire épiscopal de la dite ville.

PREMIÈRE COMMUNION ET DISTRIBUTION DES PRIX

à l'Orphelinat St. Gabriel de Lille.

Le dimanche 15 août, fête de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge, et 71^e anniversaire de la naissance de D. Bosco, une double solennité avait lieu à l'Orphelinat St. Gabriel de Lille: le matin la première communion d'un certain nombre d'enfants, le soir la distribution des prix.

La première communion! quels doux souvenirs ces mots éveillent dans les cœurs! Quelles émotions pour des enfants bien disposés, dans l'attente de l'heure solennelle où le divin Maître viendra pour la première fois prendre possession de leur jeune cœur. Ce n'est pas en vain que la première communion est appelée une action *décisive*: à cet âge où toutes les impressions sont si vives et si durables, l'influence de cette grave et solennelle action est immense. Bien faire sa première communion c'est imiter le jardinier qui donne le bon pli à de tendres arbrisseaux; c'est imiter le sage architecte qui établit un édifice sur de très-solides fondements; c'est imiter le navigateur prudent qui s'embarque sur un navire parfaitement appareillé, avec boussole, voiles, gouvernail en très-bon état. Si la jeunesse décide des habitudes de la vie entière, on peut dire que la première communion décide de la jeunesse elle-même.

Cette importance de la première communion est bien comprise à l'Orphelinat St. Gabriel; c'est pourquoi tant de soins sont apportés à assurer le succès de la première communion des enfants, afin que l'alliance qu'ils contractent avec Jésus-Christ dans ce jour, le plus beau de leur vie, les attache irrévocablement à son service et soit pour eux le gage de la glorieuse immortalité.

La chapelle de l'Orphelinat, trop petite déjà pour contenir les enfants dont le nombre va toujours croissant, regorgeait de monde venu pour prendre part au bonheur des premiers communions. La chapelle décorée avec goût, l'autel de la Très-Sainte Vierge orné de fleurs et resplen-

dissant de lumières, les bancs des heureux enfants drapés pour la circonstance, tout invitait à une allégresse que ne donnent pas les fêtes mondaines. Le recueillement, la joie pure illuminant le visage de ceux qui, pour la première fois, allaient recevoir le divin Maître dans leur jeune cœur, remplissaient l'assistance d'une émotion profonde, car tous, à ce moment, petits et grands, se rappelaient quel bonheur ils avaient goûté lorsque l'aimable Jésus descendit pour la première fois dans leur cœur.

Une âme qui avait éprouvé fortement les charmes de ce beau jour disait : Je fus si reconnaissante, si ravie, qu'un torrent de larmes inonda mon visage ; je sentis que j'aimais Dieu ; je n'étais plus retenue par aucun doute, par aucune froideur. Ce jour de première communion me parut véritablement le plus beau de ma vie, tant je me sentais pleine d'effusion et en même temps de puissance dans ma certitude. Quiconque a passé par là sait bien que nulle affection terrestre ne peut donner de pareilles satisfactions intellectuelles.

J'étais devenue sage, obéissante et laborieuse. Il ne me fallait aucun effort pour cela : du moment que le cœur était pris, rien ne me coûtait pour mettre mes actions d'accord avec ma croyance... Je traînais tous les cœurs après moi, tant il est facile d'être parfaitement aimable quand on se sent parfaitement heureux...

Ah ! chers enfants, puissent ces sentiments être les vôtres ! Puisse l'Hôte divin qui a pris possession de vos cœurs y produire les mêmes effets ! Que le souvenir de votre première communion vous soit un préservatif contre le mal, et un signe lumineux d'espérance au milieu des sombres vicissitudes de la vie, dont il vous rappellera le plus beau jour ; qu'il soit une lumière qui grandisse avec vous et vous conduise, au jour marqué par Dieu, dans le sein d'une éternité bienheureuse !

Après la Messe de communion, un frugal déjeuner attendait les heureux enfants, qui furent ensuite rendus aux embrassements de leurs parents et bienfaiteurs.

A dix heures, eut lieu la Messe solennelle chantée en plain-chant par la Chapelle de l'Orphelinat. Toujours même affluence de monde et, par conséquent, même gêne pour l'assistance dans l'étroit sanctuaire.

A midi ; un banquet, aussi somptueux que le permettent les ressources bornées de la maison, réunissait autour du directeur tous ces jeunes fronts illuminés par le bonheur.

A 2 h. 1/2 on chanta les Vêpres solennelles, et un sermon, prêché par l'un des prêtres qui secondent avec tant de zèle le dévoué directeur, précéda la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la Très-Sainte Vierge. Enfin la bénédiction du Très-Saint Sacrement termina la cérémonie religieuse.

A cinq heures tout le monde se réunit de nouveau dans le local destiné à la distribution des prix, présidée par M. le chanoine Hollebecque, supérieur du Collège de Marcq-en-Barœul (Nord).

Des prix aussi variés que nombreux s'étaient aux regards de tous ; ils consistent en livres, outils, vêtements, montres, parapluies, objets de toute espèce. Leur vue excite la convoitise de tous les regards, et l'impatience de connaître quel sera l'heureux mortel auquel seront adjugés tels ou tels objets se lit dans tous les yeux.

M. le chanoine Hollebecque prononce le discours d'ouverture ; il dit combien pour son propre compte il aime et estime Dom Bosco, qu'il appelle le thaumaturge de notre époque, s'abstenant d'aller plus loin pour ne pas blesser la modestie du cher Père, et ne pas devancer un jugement qui n'appartient qu'à l'Église. Il admire les œuvres providentielles de Dom Bosco et, en particulier, la tenue des enfants de l'Orphelinat St. Gabriel, qu'il a eu plusieurs fois l'occasion de voir de près, les ayant déjà invités à venir dîner et se récréer au Collège de Marcq-en-Barœul, situé à quelques kilomètres de Lille. En souvenir de la bonne impression que lui a laissée cette visite, il les invite de nouveau à faire cette promenade avec leur bon Directeur, leur promettant une réception à bras ouverts pour le mardi suivant. L'invitation est accueillie avec joie et reconnaissance.

La musique fait entendre ensuite ses accents harmonieux, puis des chants lui succèdent, suivis de poésies, dialogues, etc. Enfin la distribution des prix commence ; combien de jeunes cœurs battent en attendant la proclamation de leurs noms. Les nombreux lauréats s'empressent d'aller recevoir le prix de leur piété, de leur bonne conduite, de leurs travaux, au milieu des rires joyeux qu'excitent les différents objets qui leur sont échus en partage. La vaillante musique, dont plusieurs membres sont couronnés, fait entendre de nouveau ses plus beaux morceaux, et la séance se termine au milieu de l'allégresse générale.

DEUXIÈME PROMENADE DES ORPHELINS DE ST. GABRIEL au Collège de Marcq-en-Barœul.

Le mardi suivant, fidèles à l'aimable rendez-vous assigné par M. le chanoine Hollebecque, les enfants de l'Orphelinat St. Gabriel sortaient des portes de Lille, comme autrefois Hippolyte sortait des portes de Trézène, mais il n'étaient pas montés sur un char, ils cheminaient modestement à pied ; ils n'avaient pas non plus l'air triste et pensif ; ils allaient alertes et joyeux, au son de la musique qui marchait à leur tête, sachant qu'au bout du voyage ils trouveraient la plus cordiale hospitalité.

M. le chanoine Hollebecque, supérieur du Collège, avait dû s'absenter, à son grand regret ; mais il avait laissé ses instructions, et ces chers orphelins eurent une réception vraiment splendide. A peine arrivés, ils furent conduits au réfectoire et mis en présence d'une magnifique collation, sous les yeux de leur Directeur et de leurs maîtres, placés à une table plus élevée. Bientôt ils furent

complètement remis des fatigues de la route et la plus franche gaieté ne cessa de régner parmi eux. Après une agréable promenade à travers la splendide propriété du Collège, ils furent introduits dans une vaste salle, où ils improvisèrent une séance lyrique et musicale qui égaya fort MM. les directeurs et professeurs du Collège. La bénédiction du Très-Saint Sacrement leur fut donnée ensuite dans une des chapelles de l'établissement. Après une dernière collation suivie d'adieux et de remerciements bien sincères adressés aux bons prêtres qui avaient voulu les servir de leurs propres mains, montrant ainsi qu'ils sont animés du véritable esprit de Celui qui a dit : Je considérerai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour le plus petit de ces enfants, ils repartirent du Collège musique en tête. Ils traversèrent ainsi Marcq-en-Barœul et la Madeleine, au milieu des populations réunies devant les maisons, et rentrèrent à Lille par la porte de Gand, joyeux et satisfaits de leur promenade, mais surtout profondément touchés de l'accueil qui leur avait été fait.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES

Seconde Partie.

(Suite du Chapitre XVI.)

Il est aisé de concevoir combien l'Inspecteur et le chevalier Gatti se trouvèrent abasourdis, lorsqu'ils s'aperçurent de la présence de D. Bosco et entendirent les paroles résolues de Mr. le Ministre. Sans hyperbole, le premier devint d'un rouge écarlate par la honte de s'être montré, dans ses paroles, homme à deux visages, portant nos classes jusqu'au ciel devant D. Bosco et ses professeurs, et couvrant ensuite d'infamie ces mêmes classes pardevant le Ministre. Pour le chevalier Gatti, un frisson de fièvre parcourut tout son corps, dans la crainte de voir découvertes et déjouées d'un seul coup toutes ses machinations ténébreuses contre nous et contre nombre d'institutions du même genre ; ne se sentant pas le cœur de soutenir le choc de cette rencontre inattendue ; sous le prétexte banal de l'obligation d'expédier des affaires d'urgence, il demanda de s'éloigner un instant et se garda bien de reparaître ensuite, laissant son collègue seul dans l'embarras.

Le Seigneur sait tirer parti des moindres choses pour humilier un superbe, quelle que soit sa puissance, vraie ou prétendue. — La confusion dans laquelle se trouva le pauvre Gatti fut telle, qu'au sortir de la salle, il se trompa de direction, et, au lieu d'ouvrir la porte de sortie, il ouvrit l'un des battants d'une armoire. Le Ministre, souriant à cette méprise, lui dit : — Doucement, doucement chevalier, ceci est une armoire ;

revenez sur vos pas. — Et, se levant, le Ministre ouvrit lui-même la porte.

Le professeur voulut profiter de ce peu de temps pour changer de place, et s'éloigner un peu de Dom Bosco ; mais, son pied s'embarrassa dans l'un des petits tapis que l'on met d'ordinaire devant les sièges d'un appartement, et peu s'en fallut que le pauvre délégué ne s'étendit tout de son long au milieu de la salle.

Cependant, chacun se trouvant installé à sa place, le Ministre donna la parole à D. Bosco.

— Je vous remercie, Excellence, de la facilité que vous m'offrez de m'expliquer ici devant vous. Je n'entends accuser personne, mais défendre ma cause et celle de mes enfants. Ces pauvres enfants ont été interrogés d'une manière indiscrete, torturés par des demandes insidieuses, quelques uns même sur des matières qui sont du domaine de la conscience, avec des insinuations indignes contre leurs supérieurs, et en termes qu'il convient de ne pas répéter. Une inquisition semblable est contraire à la constitution ; elle ne répugne pas moins à l'honnêteté naturelle, et ne pourrait manquer d'exciter la réprobation publique. J'ajoute encore qu'en ma présence et en la présence de plusieurs personnes de notre institution, Mr. l'Inspecteur a reconnu hautement que nos classes pouvaient être proposées pour modèles quant aux études, à la moralité et à la discipline ; il n'avait dit-il rien trouvé de répréhensible, et il aurait désiré que les classes des écoles publiques fussent aussi bien réglées que les nôtres ; et maintenant, en face de votre Excellence, il assure tout le contraire. Il certifie que dans mon institut, ne se trouve pas le portrait du Souverain ; il n'en a cependant pas observé moins de trois en autant de pièces distinctes.

— D'accord, mais ce sont des portraits fort laids, répondit le professeur.

— Leur laideur, reprit D. Bosco, n'est pas ma faute, mais celle du graveur ou du peintre. Plus beaux ils me plairaient aussi davantage. Mais ce qui ne saurait jamais plaire à personne, c'est de voir dissimuler la vérité, et dénaturer les faits en présence des autorités publiques, au détriment de qui consacre sa vie au soulagement des misères humaines, et surtout au profit de la jeunesse abandonnée. C'est là conjurer contre la vérité et la justice, opprimer l'innocence et tromper le Gouvernement.

La franchise avec laquelle s'exprimait D. Bosco, et les contradictions et échappatoires auxquelles le rapporteur ne pouvait se soustraire, suffirent bientôt pour former la conscience du Ministre et lui montrer de quel côté se trouvait la raison. — Assez, dit-il, j'ai tout compris. Il suffit. Non seulement on a transgressé mes ordres, mais l'on voudrait encore m'induire en erreur. Cela ne sera pas ! — Vous, monsieur le professeur, vous pouvez retourner au bureau, nous nous reparlerons en un autre moment.

L'Inspecteur sortit ; et le Ministre, demeuré seul avec Dom Bosco, lui dit : — Je n'aurais pu croire être aussi mal servi. Mais ce fait me ser-

vira de règle pour connaître ceux qui m'entourent. — A présent, passons à autre chose ; dites-moi, monsieur l'abbé, sur quel fondement peuvent bien reposer tant de dires qui courent partout, si défavorables à vous-même et à votre institut. De quelque secret, de quelque fait, même compromettant, qu'il se puisse agir ; confiez-le moi comme à votre ami ; vous n'en éprouverez, je vous l'assure, aucun dommage ; au contraire, à l'occasion je vous donnerai un conseil utile.

— Je ne saurais trop vous remercier, Excellence, de la bonté et de la courtoisie que me témoignent vos paroles. La confiance appelle la confiance. Ce que vous venez d'entendre de la bouche des deux rapporteurs peut vous donner une juste idée de toutes les autres imputations. La malignité et l'ignorance ont accumulé mensonges sur mensonges. Ces insinuations ont été reproduites par la presse hostile aux prêtres et aux établissements d'éducation chrétienne. Quelques employés du Gouvernement ont recueilli ces bruits ; ils se sont complus à les considérer comme autant de vérités ; ainsi s'est établie petit à petit, à mon détriment et plus encore au grand dommage de mes enfants, une opinion faussée, qui tend à faire éloigner de moi ces pauvres abandonnés, à les chasser de leur asile et les disperser aux quatre vents de la misère.

Voilà, Mr. le Ministre, l'origine et le fondement des racontars dont il s'agit : jusqu'à ce jour je ne me suis jamais vu, je ne me vois encore combattu que par les armes de la calomnie ; je le dis et je l'affirme, sans crainte d'être démenti. Voici plus de vingt ans que je demeure à Turin ; la majeure partie de ce temps s'est passée pour moi, soit sur les places publiques, avec les enfants du peuple, soit dans les prisons, soit dans les hôpitaux auprès des malades. Je me suis trouvé souvent en rapports de conversation avec des personnes de toute condition, j'ai prêché, fait des catéchismes, écrit et publié des livres. Je mets au défi le plus mal intentionné de me citer un mot, une ligne, un fait qui soit de nature à mériter un blâme devant les autorités, les lois, la conscience publique de mon pays ; si cette citation peut être faite et dûment prouvée, je consens à être sévèrement puni. Il m'est dur de devoir ajouter que je ne trouve pas la correspondance que je devrais attendre chez ceux qui, par le caractère même de leurs fonctions, devraient, sinon me récompenser, au moins me respecter et me laisser tranquille. Je ne parle pas des chefs du gouvernement, je ne parle pas de Votre Excellence, mais de certains subalternes, qui, soit pour la vaine gloire de faire du zèle pour avancer dans leur carrière, soit pour quelque futile prétention, soit pour un gain sordide, profitent de leur position pour accabler de vexations leurs honnêtes concitoyens, au risque même de compromettre ceux auxquels a été confiée la direction de la chose publique.

— Votre franchise me plaît ; et, je vous l'assure, la confiance que vous venez de me faire ne demeurera pas sans effet. Mais, n'avez-vous pas publié une histoire d'Italie, pleine, m'a-t-on

dit, de principes et de maximes incompatibles avec nos temps modernes ?

— L'histoire d'Italie, à laquelle Votre Excellence fait allusion, a été écrite avec la meilleure volonté d'un citoyen qui connaît les lois de son pays et les circonstances qu'il traverse et veut, tout à la fois, respecter les unes et ménager les autres. L'impression à peine terminée, je me hâtai d'offrir un exemplaire au Ministre de l'Instruction publique, Jean Lanza. Le Ministre, après avoir fait examiner l'ouvrage, le trouva préférable à tous ceux répandus jusqu'alors dans les classes ; il le recommanda et fit remettre à l'humble auteur un prix de mille francs. Peu après, cette histoire d'Italie était mise au nombre des livres à distribuer comme récompenses dans les classes publiques. Des hommes compétents en pareille matière ont examiné ce livre et en ont fait l'éloge ; je cite entr'autres Nicolas Tommaséo et je laisse à Votre Excellence le soin de juger si les principes de cet éminent écrivain sont incompatibles avec nos temps. « Voici, dit-il, un livre modeste, que les érudits de profession et les historiens sévères trouveraient à peine digne d'un regard ; mais qui, dans les classes peut, beaucoup mieux que certains livres si vantés, remplir le but assigné aux études historiques. » Je ne puis donc comprendre comment un livre, si bien vu par le Ministère, et loué par des hommes de cette valeur, soit devenu dangereux pour l'Etat.

— J'en ai lu une partie et je reconnais ne pas y avoir trouvé tant de mal que l'on se plaît à le dire. Mais depuis la première édition de ce livre, un changement radical s'est produit, d'autres temps ont commencé pour nous, les idées ont revêtu de nouvelles formes. Chaque fois que la volaille repaît sur la table, l'apprêt doit être différent, et il est bon que la sauce soit nouvelle. Que vous en semble ?

— Pour la volaille, d'accord ; mais il n'est pas permis de traiter ainsi les faits historiques. L'histoire est toujours la même, le vrai ne peut devenir le faux, pas plus que le blanc ne saurait être le noir. Les faits accomplis ne sont atteints par les changements que dans la série de leurs conséquences, plus ou moins éloignées ; leur vérité historique en elle-même est à l'abri de toutes les modifications que le temps amène en un sens ou dans l'autre. C'est pourquoi les faits doivent être présentés au public, tels qu'ils se sont produits, et non point défigurés ni même enveloppés sous des dehors, ou simplement déguisés et masqués sous des condiments spirituels et des sauces ou commentaires, destinés à les faire paraître tout autres qu'ils ne sont en effet ; autrement, l'histoire changeant selon le goût et le caprice de celui qui la raconte ou l'écrit ; deviendrait un je ne sais quoi de flottant et d'indécis comme l'est en général l'esprit humain, et, au lieu de se montrer ce quelle doit toujours être, immuable dans la vérité d'un miroir fidèle, véritable maîtresse des enseignements de la vie pratique, elle deviendrait une mascarade, une contradiction, une conjuration contre la vérité.

— Vous avez raison ; les idées des hommes

varient, tandis que les faits transmis à la postérité par l'histoire véridique et impartiale ne changent plus. Je ne laisse cependant pas de vous conseiller, monsieur l'abbé, de relire votre histoire, et lorsqu'il vous arrivera d'y rencontrer certaines réflexions en contradiction trop ouverte avec les idées du jour, modifiez-les de manière à ne pas blesser la susceptibilité de quelques uns. M'avez-vous compris ?

— J'ai compris, monsieur le Ministre, et si Votre Excellence daigne me faire remettre une note des divers points à modifier, je promets de m'en servir avec le plus grand soin pour la première réédition de mon humble travail.

— Nous sommes donc d'accord ; et, maintenant, soyez tranquille, nul n'ira plus vous troubler. Si quelque difficulté vient à naître au sujet de vos classes, venez librement à moi, ne craignez rien, tant que je serai au Ministère de l'instruction publique, vous aurez mon appui et ma protection.

— Je remercie Votre Excellence ; conclut Dom Bosco, de sa haute bienveillance, pour moi, je ne manquerai pas de faire ce qui seul est en mon pouvoir, je prierai et ferai prier mes enfants pour que Dieu vous accorde en compensation une vie longue et heureuse et, en son temps, une mort précieuse devant lui.

Cette conversation, non seulement conjura la tempête menaçante, mais posa le couronnement de l'édifice, ou, pour mieux dire, assura le fruit de la victoire à nos classes ainsi qu'à tout l'Oratoire. Le Ministre de l'instruction publique demeura persuadé que Dom Bosco, n'ayant d'autre but que de venir en aide à la jeunesse pauvre et abandonnée, n'était pas homme à donner au gouvernement de justes sujets de crainte ; il se prémunit ainsi contre nos calomnieux.

Gatti, à son tour, commença à faire la triste expérience de la vérité du proverbe qui dit : « Tant va la chatte au lard, qu'elle finit par y laisser la griffe. » Et il put se convaincre que si dans ce jour il en était arrivé à se trouver dans un état de trouble assez prononcé pour entrer presque dans une armoire, il aurait pu dans une autre occasion tomber de son siège et se rompre la tête ; en conséquence, il modéra la guerre injuste et lâche en même temps qu'il dirigeait contre nous. De son côté l'Inspecteur royal se réjouit de constater que le Ministère ne lui contestait plus la légalité de son approbation donnée à notre personnel enseignant. Il acquit ainsi la conviction que le fait de favoriser Dom Bosco ne lui causait aucun dommage, et il nous continua sa bienveillance.

D'autres conséquences encore, non moins heureuses et dignes d'être signalées ici, dérivèrent encore de cette audience mémorable. — Lorsque nous interrogeons les souvenirs de Dom Bosco sur les faits que nous venons de rapporter nous l'avons plusieurs fois entendu dire. — Dieu est bon, Dieu est grand et tout-puissant. Souvent il permet des épreuves et des tribulations ; mais pour en tirer un plus grand bien, et montrer, tout à la fois, sa miséricorde et sa puissance.

Les perquisitions furent pour nous la cause de dérangements pénibles et fâcheux, mais elles se terminèrent à notre avantage et de l'amertume sortit la douceur. Les faits confirmèrent de plus en plus ce que nous venons d'affirmer. Avant tout, le gouvernement eut lieu de s'assurer que nos relations compromettantes avec les Jésuites, avec Monseigneur Fransoni, avec le Pape n'étaient que de pures inventions, tout comme c'était une invention non moins ridicule qu'inconvenante de soutenir que ces personnages auraient pu faire ce qui répugnait à leur caractère. Les délateurs furent reconnus pour de solennels menteurs. En même temps que le Gouvernement, les autorités inférieures arrivèrent à se convaincre que, malgré le changement des temps et celui de la politique, D. Bosco et les siens savaient concilier les devoirs d'un bon catholique avec ceux d'un honnête citoyen.

Leurs méfiances à notre endroit disparurent et s'ils ne nous favorisèrent pas toujours, ils nous laissèrent cependant assez libres pour faire le bien selon notre but.

Les vexations antérieures nous firent mieux comprendre le changement radical survenu dans l'ordre public.

A l'origine, les établissements religieux ou destinés à la bienfaisance, par le fait même qu'ils présentaient extérieurement ce caractère ou qu'ils étaient administrés par des familles ou congrégations religieuses, avaient toute liberté de se gouverner et administrer entièrement par eux-mêmes, sans aucun contrôle ou immixtion de la part des autorités. Mais, dès lors, on voulut réglementer tout à force de lois et faire entrer partout la main de l'autorité publique.

Avisé par ces vexations, plus hâtives sans doute qu'elles n'auraient dû l'être dans l'esprit et selon les tendances de leurs auteurs, D. Bosco put pourvoir à temps aux nouveaux besoins et prévenir les périls auxquels plusieurs autres institutions demeurèrent exposées. Il fut à cet effet jugé, non pas simplement opportun, mais indispensable pour tout le personnel de l'Oratoire de se soumettre aux examens d'habilitation à l'enseignement élémentaire, classique et universitaire, afin de pouvoir ouvrir des collèges, entretenir des écoles publiques et privées et ne point arriver à se voir exclus de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse, au très-grand dommage de la cause de la religion, non moins que de celle de la véritable civilisation. Dom Bosco fut, en conséquence, le premier à donner l'exemple de faire préparer et envoyer des jeunes gens, des abbés et des prêtres prendre des examens publics, afin d'obtenir les diplômes nécessaires pour un enseignement reconnu par l'Etat. Cet exemple fut ensuite suivi par les Evêques et cela, même à Rome, sous les yeux du Pontife Romain.

Nous avons d'ailleurs pour maxime, constamment observée depuis dans toutes nos maisons, maxime très utile et très nécessaire à quiconque s'occupe de l'éducation de la jeunesse : ne jamais se mêler de politique ni pour ni contre, soit parce que la politique n'est pas une nourriture pro-

portionnée à de jeunes esprits et à des cœurs trop aisément inflammables, soit parceque dans un temps troublé par des partis hostiles, il est facile, en traitant pareille matière, de laisser échapper des expressions qui peuvent ensuite devenir, pour ceux qui siègent au Gouvernement, un prétexte à des mesures pénibles contre l'institution tout entière; soit enfin parceque un supérieur, un professeur ou chef d'atelier ne doit pas être un homme de parti, mais avoir pour unique fin de son œuvre de dévouement l'instruction sage et bien dirigée jointe à l'éducation morale de ses élèves. C'est pourquoi chez nous chacun reste libre de tenir en politique l'opinion qu'il préfère, pourvu qu'elle ne soit pas condamnée par l'Eglise; mais nul n'a le droit de porter la discussion sur le terrain politique, ni même de s'entretenir avec les enfants des menus faits, aliment ordinaire des petits journaux politiques. Les temps, les lieux et la prudence diront quand ces maximes auront à subir des modifications.

Un avantage que nous ne saurions passer sous silence, fut le crédit toujours grandissant que notre Oratoire acquit de plus en plus dès lors dans l'opinion publique. Les bons, en le voyant l'objet de vexations à l'égal de tant d'autres instituts dont l'excellence ne le cédait pas à la renommée, conservèrent, en l'accroissant encore, l'estime qu'ils avaient déjà pour lui. Les méchants ou les adversaires convaincus que, malgré le grand tapage fait par la presse publique, et malgré les inquisitions les plus minutieuses pratiquées par le Gouvernement lui-même, il ne s'était trouvé, en dernière analyse, chez nous rien de blâmable, renoncèrent à l'animosité qu'ils avaient conçue contre nous, de bonne ou de mauvaise foi, peu nous importe, parceque dès lors ils reconnurent que nous n'étions pas indignes de leur sympathie. Cette bonne opinion se répandit, non seulement à Turin, mais encore au dehors et par tout le royaume; son résultat fut de faire croître le nombre des demandes d'admission de jeunes gens à l'Oratoire, à tel point qu'il devint nécessaire de penser à l'ouverture d'autres maisons demandées d'ailleurs, avec les plus vives instances, de divers côtés du royaume.

Bien des prélats, notamment Mgr. Louis Cabaliana, Evêque de Casal-Montferrat, différents Municipales tels que Lanzo, Cherasco, Alassio, Varazze furent les premiers à entamer des pourparlers avec Dom Bosco, pour avoir un de ses collègues dans leurs diocèses ou territoires respectifs. Ainsi commencèrent à s'avérer les paroles adressées à Dom Bosco, par le serviteur de Dieu, le Chanoine Louis Anglesio, recteur de la Petite Maison de la Divine Providence, successeur du vénérable Cottolengo. Le lendemain de la première perquisition, il vint en personne féliciter Dom Bosco de la violence qu'il avait dû subir: « Réjouissez-vous dans le Seigneur, lui-dit-il, mon cher Dom Bosco, votre œuvre a été éprouvée par le feu de la persécution. Lorsque ce feu commença pour les apôtres, ils sortirent de Jérusalem et s'en allèrent porter la foi chez d'autres

peuples et à d'autres villes; ainsi en adviendra-t-il de votre institution. »

Mais, si les violences racontées par nous en ces derniers chapitres furent pour nous une source de bénédictions, nous n'en pourrions dire autant à l'égard de ceux qui les avaient ordonnées et exécutées. Et cela précisément nous amène à raconter un fait dans lequel on voit la justice de Dieu faire peser, de la manière la plus terrible, sa main redoutable sur celui qui avait la plus grande part de culpabilité dans les attentats dirigés contre notre Oratoire, en vue de sa destruction.

Le Seigneur sait combien nous avons toujours été loin d'appeler des malheurs sur nos ennemis, ou de nous complaire dans leur infortune. Nous nous souvenons que, tout au contraire, au moment où ils nous faisaient subir la guerre la plus acharnée, Dom Bosco, tout en nous donnant l'espoir que toutes choses tourneraient à bien, nous recommandait sans cesse de prier pour eux, afin que leurs yeux s'ouvrirent et qu'il leur fût donné de reconnaître leur erreur, prendre des sentiments plus dignes de l'humanité et ne plus éloigner d'eux la divine Miséricorde en continuant à s'en rendre indignes.

Si nous enregistrons ici les malheurs qui ont fondu sur l'un d'eux, nous ne le faisons qu'avec une profonde commisération, et dans l'unique but de fournir au lecteur un enseignement utile.

Chacun sait à quel point le chevalier, devenu par la suite le Commandeur Gatti, avait porté contre nous la manifestation d'un zèle vraiment digne d'une meilleure cause. Il commença à en donner la preuve dès 1860, comme nous l'avons raconté en son lieu, et certes, si nos classes échappèrent alors et depuis à la fermeture, si plusieurs centaines de pauvres enfants ne se trouvèrent pas dispersés; ce n'est pas à sa bienveillance que nous en sommes débiteurs. Il se flattait de réussir à nous détruire, comme il n'avait déjà que trop bien réussi à procurer la ruine d'un grand nombre d'autres instituts, de même nature que le nôtre; mais le pauvre homme fut trompé dans son espérance. Depuis le jour où, dans sa confusion, ne trouvant plus la porte de sortie, il s'en allait donner de la tête dans une armoire; il semble que la fortune lui ait tourné le dos, un poète dirait que cette armoire fut pour lui, comme une boîte de Pandore, contenant tous les maux du monde. En effet, quelque temps après, il fut cruellement frappé dans sa femme, qui, roulant au bas d'une échelle, se brisa la colonne vertébrale.

Plus tard, lors du transport de la capitale de Turin à Florence et de Florence à Rome, il espérait une amélioration dans sa position; et son activité l'eût d'ailleurs mérité; mais il avait des comptes ouverts avec la divine Providence.

Tombé dans la disgrâce de ses supérieurs et mal vu par ses égaux, au lieu d'avancer dans sa carrière, il alla descendant chaque jour davantage. Bien plus, après quelque temps, les menées d'un compétiteur le firent mettre en disponibilité par retrait d'emploi. Ce contre-coup inattendu,

ce désenchantement cruel, influèrent sur ses facultés mentales. Le pauvre homme devint tout d'abord sombre et mélancolique, puis hébété et demi-fou, pour perdre enfin complètement la raison. En cet état, tantôt il pleurait comme un enfant, tantôt il criait et gesticulait comme un énergumène, en sorte qu'il excitait au plus haut point la compassion de ceux qui le voyaient ou l'entendaient. Conduit près Felizzano, sa patrie, dans une petite habitation qui lui avait autrefois servi d'agréable villégiature, au lieu d'éprouver du mieux, le pauvre aliéné devint fou furieux. C'est là que, dans un accès de folie furieuse, il donna un coup de pied terrible à sa pauvre femme et puis, l'ayant prise par la tête, il la lui frappa plusieurs fois et si fortement contre le mur, qu'il la tua en lui brisant le crâne. Peu après, il terminait lui aussi sa vie, privé de tout secours humain.

Nous pourrions ici prolonger beaucoup la chaîne douloureuse des malheurs qui s'accumulèrent sur la tête de ceux qui avaient assailli avec le plus de fureur l'existence de notre Oratoire. Mais nous n'irons pas plus loin pour le moment; à notre avis, ce qui précède suffit largement à confirmer ce que nous avons énoncé plus haut, savoir que Dieu semble avoir fait à Dom Bosco la promesse adressée par Lui jadis au patriarche Abraham: « Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront. » *Benedicam benedictibus tibi, et maledicam maledictibus tibi* (1).

UNE FÊTE AU PATRONAGE ST. PIERRE À NICE.

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Nice: Dimanche dernier (9 août) c'était grande fête au Patronage Saint-Pierre: les murs étaient tapissés de bannières, les jeunes platanes de la cour étaient couronnés de faisceaux de drapeaux, la joie était dans tous les cœurs, l'allégresse sur tous les fronts. Les orphelins de Dom Bosco clôturaient leur année scolaire et voyaient se fermer cette longue série de jours que l'écolier ordinaire trouve bien ennuyeux, bien tristes, mais que Dom Bosco et ses dignes collaborateurs savent rendre agréables à leurs enfants, en y joignant l'attrait de fêtes multipliées dans lesquelles la piété trouve un aliment toujours nouveau et l'esprit une distraction salutaire. Ainsi le dimanche précédent, pour ne pas remonter plus haut, les élèves avaient célébré, avec leur ferveur ordinaire, avec tout l'entrain dont ils sont capables, la fête de leur glorieux Patron, Saint Louis de Gonzague, renvoyée à ce jour pour couper heureusement ce long espace de temps qui s'étend des derniers jours de juin jusqu'aux fêtes de la mi-août; quinze jours auparavant ils avaient célébré solennellement la fête du Sacré Cœur avec le Très-Saint Sacrement exposé toute la journée

dans leur humble chapelle; le jeudi suivant, 5 août, nouvelle fête, cette fois loin de la maison et même de la ville: les enfants partaient vers 4 heures du matin, musique en tête, et allaient à N. D. de Laghetto goûter les charmes variés d'une promenade extraordinaire, en même temps que témoigner à Marie leur reconnaissance pour les faveurs dont elle les avait comblés pendant l'année, et lui recommander leurs bienfaiteurs et leurs maîtres. Mais revenons au Patronage. Le dimanche, vers les 4 heures et demie, la cour est envahie par une foule immense où se coudoient riches et pauvres, bienfaiteurs et obligés. Les invités prennent place sous les arcades trop étroites pour les contenir tous: au fauteuil d'honneur l'on voit le révérendissime dom Reynaud, abbé de la Trappe des Trois-Fontaines, à ses côtés le Procureur Général de la Trappe, le R. P. Supérieur de l'Hospice de Saint-Pons, plusieurs membres du Clergé, le sympathique baron Hérauld, camérier de Sa Sainteté, M. Sajetto et sa famille, madame Daprotis et madame Visconti, que les enfants du Patronage saluent toujours volontiers du doux nom de maman, et plusieurs autres bienfaiteurs et protecteurs des œuvres de Dom Bosco. Après un moment d'attente, la musique de la maison fait entendre ses plus joyeux accords, et un chœur de voix fraîches et pures comme celles des anges ravit l'auditoire par le chant d'un beau morceau de Rossini: *L'Espérance*. Bientôt après commence la représentation d'un drame chrétien, *Le martyr de Saint Gaudence*, l'un des épisodes de cette longue et sanglante épopée que l'Église traversa en héros de Néron à Constantin. Les trois actes, représentés avec toute l'expression et le pathétique que demandait le sujet, produisent une sensible impression sur l'assistance, et Gaudence surtout, par son accent convaincu, par le sentiment qui accompagne chacune de ses paroles, par sa passion du martyr, excite un véritable enthousiasme et se voit interrompu souvent par des applaudissements prolongés. Ces trois actes, séparés par différents morceaux de musique, dont le choix est aussi admirable que l'exécution, sont suivis de la *Prière des Juifs Captifs à Babylone*: cette prière, chantée par des voix d'hommes et d'enfants, retentit comme un écho prolongé jusqu'à nous du *super flumina Babylonis*, et, tout en captivant l'oreille, elle touche le cœur et enlève l'âme. Vient enfin la distribution des prix. M. l'abbé Ronchail, directeur du Patronage, lit lui-même la liste des récompenses: le prix de catéchisme et d'honneur, offert par Dom Bosco, est décerné aux jeunes Cometto (de Saorges) et Bercy (de Nice). M. l'abbé Ronchail, dans une improvisation toujours paternelle, mais brûlante de zèle, rappelle aux enfants et à leurs parents que le premier devoir est celui d'être et de se montrer chrétiens partout, dans le monde surtout, où les bons croient devoir se cacher pour faire le bien; il finit aux applaudissements de tous, en montrant que le prix d'instruction religieuse est et doit être le premier de tous, et il proteste ainsi contre le pernicieux système de

(1) Gen. xii. 3.

l'indifférence en matière de religion qui règne en maître de nos jours.

Vers les 7 heures l'assistance se retire, un peu à regret peut-être, aux sons retentissants d'une marche finale, et chacun emporte, avec la joie dans le cœur, le meilleur souvenir de D. Bosco et de ses orphelins.

UNE CONVERSION.

Extrait du recueil des grâces accordées par le Cœur Eucharistique de Jésus (Année 1885).

... Vous me demandez le récit de la belle et si émouvante conversion de mon bon père, pour faire éclater une fois de plus la puissance du Cœur de Jésus et la miséricordieuse bonté de Marie.

Voici donc ce que j'en puis dire, l'âme remplie de reconnaissance : Ce cher père était âgé de 92 ans, passés, hélas ! dans un éloignement complet du bon Dieu. Nourri dès son enfance des doctrines voltairiennes, il avait continué à s'entourer de livres impies et de désolantes influences. Mon plus grand chagrin était de savoir qu'il écrivait contre notre sainte religion. Ce père bien-aimé avait été l'objet d'incessantes prières demandées de tous côtés et dans tous les sanctuaires. Le Cœur miséricordieux de Jésus et celui de Marie Immaculée étaient toute notre espérance.

Dans les plus ferventes Communautés, beaucoup de bonnes œuvres, beaucoup de sacrifices avaient été offerts pour lui. Des âmes dévouées au Cœur Eucharistique de Jésus s'étaient intéressées ardemment à sa conversion. Au mois de janvier, pendant un triduum en l'honneur de ce divin Cœur, au moment où la mort semblait saisir mon pauvre père, une nuit fut passée au pied du Tabernacle pour obtenir pitié et miséricorde. Les pieuses promesses, les pures et généreuses immolations faites alors, avaient sans doute été agréées pour le salut de cette chère âme... Le bras de Dieu fut comme arrêté par ces ardentes supplications... On avait tant prié ; et, pendant les alternatives de cette année d'angoisse, on devait tant prier encore !... Une âme pleine de foi m'avait dit : « Si vous avez une ferme confiance, l'âme de votre père, je vous l'affirme, vous sera rendue par le Cœur Eucharistique de Jésus. »

Depuis longtemps mon bon père avait aussi été recommandé avec supplications à Marie Auxiliatrice. Le vénéré Dom Bosco m'avait promis lui-même le secours de son ardente prière, lors de son passage à Paris. Je redoublai mes instances, et je fis une promesse que j'ai accomplie avec amour... avant d'être exaucée.

Le samedi, 5 décembre, mon bon père s'alita pour ne plus se relever. Il souffrait beaucoup. A mon grand étonnement, il me permit de lui passer au cou une médaille de St. Benoît, ce qui me parut de bon augure. Le mal augmentait : il consentit à ce qu'une sœur de l'Espérance vint

m'aider à le soigner ; mais les dispositions anti-religieuses qu'il conservait me laissaient dans une angoisse inexprimable.... Que faire ? Que dire ? La Sœur éprouvait la même impression quand elle voulait essayer de lui parler de Dieu. Le lundi soir cependant, elle lui dit qu'elle allait faire sa prière tout haut avec lui, comme elle le faisait habituellement auprès de ses malades : « Ah ! mais je ne puis pas prier, lui dit mon père, je n'ai pas la foi. » — « C'est égal, dit la Sœur, vous m'écoutez ; ce ne sera pas long. » Elle récita le *Pater* et l'*Ave*. Il garda le silence. Le lendemain, 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, nos inquiétudes augmentèrent. Tout est à craindre, me dit le docteur M. et, avec son cœur de chrétien, il adressa au pauvre malade quelques bonnes paroles, l'engageant à recourir à toutes les sources de soulagement matériel et spirituel. Le soir la Sœur lui dit encore doucement : « Mon bon colonel, nous allons faire notre petite prière, n'est-ce pas ? Et, toute tremblante, j'entendis la voix de mon père qui répondait : « Oui, ma Sœur. » La pieuse garde-malade dit le *Pater* et l'*Ave* avec une foi admirable ; et mon père ajouta : « Mon Dieu, veillez sur ceux que j'aime et rendez-les saints. » Je me croyais sous l'empire d'une hallucination ; mais la Sœur émue se retourna envers moi, en disant : « Eh bien ! l'avez-vous entendu ? C'est lui qui vient de prier tout seul !... Dieu fera de grandes choses ici... Ayons confiance... A onze heures mon père dit à la Sœur : « Oh ! je souffre beaucoup.... je désire aller rejoindre les miens. » — « Mais, mon bon colonel, reprit la Sœur, puisque vous vous sentez si malade, vous devriez arranger vos affaires. » J'avais quitté mon père pour aller prendre un peu de repos. Mais bientôt la Sœur m'appelle : « Vite, vite, votre père se meurt.... il va passer... le prêtre n'arrivera pas à temps... Arrachez-lui quelque chose, un acte de contrition, un acte d'amour de Dieu... » Je me précipite... mon père était dans les convulsions de l'agonie. On courut chercher monsieur le curé. « Père chéri, m'écriai-je, ne meurs pas ! Mon Dieu, je vous en conjure, arrêtez la mort ! O Marie, conçue sans péché, ayez pitié de nous ! Vous tous qui êtes déjà partis pour le ciel, ma mère, mes frères, je vous en supplie, venez vite près de nous ! Mon père, je t'en conjure, écoute-moi... Père chéri, pardonne-moi ; c'est moi qui suis cause que tu n'es pas encore revenu au bon Dieu... Si j'avais été plus sainte, j'aurais obtenu cette grâce. » Je criais plus que je ne priais. Enfin, le pauvre mourant ouvre les yeux, il respire : « Père bien-aimé, lui dis-je, n'est-ce pas, tu demandes pardon au bon Dieu de toute ta vie passée ? Oh ! je t'en prie, dis : oui ; » et j'entendis enfin sa voix : « Oui, mon enfant, je veux bien. » Demande pardon surtout de tout ce que tu as dit et écrit contre la religion. « Oui, mais je n'ai pas cru faire tant de mal. » — « Père chéri, tu es bien malade ; je voudrais tant que tu rentres en grâce avec le bon Dieu !... »

M. le curé n'arrivait pas ; il était une heure du matin ; la neige, le verglas rendaient tout

difficile; les 34 d'heure d'attente me parurent un siècle; deux nouvelles crises eurent lieu; j'étais éperdue près de mon père froid, inanimé; il semblait rendre le dernier soupir: « Mon père, mon père, ne meurs pas, lui dis-je, attends, attends encore! Marie Immaculée, voudriez-vous finir votre fête en martyrisant ainsi le cœur de votre pauvre enfant? » Enfin la Sœur vit entrer le prêtre: « Frappez le dernier coup, dit-elle, voici M. le curé. » — « Mon bon père, dis-je alors, tu sais bien que devant le lit de mort de ma mère tu m'as fait deux promesses. » — « J'ai promis de ne pas me faire enterrer civilement; je ne me souviens pas d'autre chose. » — « Si, mon père chéri, tu as promis de ne pas refuser un prêtre à tes derniers moments; eh bien! c'est à présent qu'il faut exécuter ta promesse. N'est-ce pas, tu ne refuses pas?... » — « Je ne me souviens pas d'avoir promis cela. » — « Oh! mon Dieu, m'écriai-je, ayez pitié de nous!... mon père chéri, ne meurs pas comme cela, je t'en supplie. Ne soyons pas séparés pendant toute l'éternité, après nous être tant aimés sur la terre! Vois, ma mère t'attend, elle est là-haut pour te recevoir, veux-tu être seul loin de nous? M. le curé est là, reçois-le... » Je ne sais pas ce que je dis encore; j'étais folle de douleur. Enfin j'entendis ces mots: *Je veux bien*. Le prêtre entra; nous le laissâmes tout seul avec le cher mourant pour aller prier dans la chambre à côté, tous les bras en croix, comme à Lourdes quand on demande un miracle, priant, pleurant, suppliant pour obtenir miséricorde. Au bout de vingt minutes M. le curé revint, et nous dit: « Rendez grâces à Dieu! votre père est sauvé. Il s'est confessé et je lui ai donné l'absolution. Du reste, suivez-moi, vous l'entendrez. » Nous rentrâmes dans la chambre: « Allons, mon bon colonel, dit le prêtre, rendez heureux vos enfants. Dites avec moi: Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ, je crois à l'Eglise, je crois à la vie éternelle. » Et mon père répétait chaque parole avec un accent convaincu. En partant, M. le curé le bénit encore; il nous dit: « Votre père a été terrassé par la grâce comme St. Paul sur le chemin de Damas. » La nuit fut calme. Mon père nous fit ses adieux; il voulait que nous le quittions « pour n'être pas témoins de son agonie » disait-il; mais il parut heureux de nous entendre l'assurer que nous l'entourerions de notre tendresse jusqu'à la fin: « Je vous bénis, mes enfants, et tous mes petits-enfants. » Le lendemain matin M. le curé lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il reçut pieusement et en pleine connaissance, et lui fit baiser le Crucifix, ce qui fut renouvelé bien souvent jusqu'à la fin. Il répéta souvent de lui-même ces paroles: « Mon Dieu, je crois, mon Dieu, je suis heureux de ce que j'ai fait... Si c'était à refaire, je le ferais encore... Ma Sœur, dites-moi que je persévérerai dans la voie où je suis entré... Je suis heureux d'être rentré dans la société des chrétiens!

Dans la journée, l'une de ses petites-filles, religieuse, avait obtenu la permission de venir une dernière fois près de lui. Agenouillée à côté de

son lit, elle lui demanda de faire une prière; et il répéta après elle: « Mon Dieu, je crois en vous; mon Dieu, je vous aime; je vous fais le sacrifice de ma vie en union avec les souffrances et la passion de Jésus-Christ. » — « Bon papa, lui dit-elle ensuite, voulez-vous baiser le crucifix de ma profession? » — « Oui, mon enfant. » Elle lui demanda de lui faire une petite croix sur le front. « Que c'est beau les miséricordes du bon Dieu! répétait-elle; qu'il a été bon pour nous! » En partant elle l'embrassa: « Oh! bon papa, lui dit-elle, je suis récompensée de tous mes sacrifices! » Toute la journée, le cher malade continua de souffrir beaucoup, mais avec un grand courage: « Je suis bien content » dit-il. — « De quoi? » reprit la Sœur. — « D'être en grâce avec le bon Dieu... Oh! oui, ma Sœur, je suis bien heureux. » Pendant la dernière matinée on lui récita les actes: « Ma Sœur, répétez l'acte de foi, dit-il, comme pour multiplier les réparations et dédommager Notre-Seigneur de ce qui avait manqué à sa vie. » Nous fîmes tout haut près de lui les prières des agonisants. Une demi-heure avant la fin, mon père fut saisi d'une impression de terreur; il eut à soutenir une lutte suprême, un dernier effort de Satan. Plusieurs fois déjà cela s'était présenté; et l'aspersion de l'eau bénite sur son lit et dans sa chambre, même sans qu'il s'en aperçût, lui avait rendu le calme, mais à ce moment c'était plus frappant encore, et ce spectacle terrible fit dire à l'une des personnes qui en fut témoin: « Il est effrayant de voir ce qu'il en coûte pour arracher une âme au démon!... » A ce moment la physionomie du pauvre mourant prit une expression suppliante, pendant que tous ensemble nous ne cessions de répéter: « Mon Jésus, miséricorde! Doux Cœur de Marie, soyez mon salut! » Lui-même prononça plusieurs fois les actes de foi, d'espérance et de charité; il redit encore le *Pater* en appuyant sur ces mots: *Fiat voluntas tua...* Il baisa encore le crucifix. Ses derniers soupirs durèrent encore vingt minutes. Il y avait sur ses traits une majesté qui semblait témoigner du jugement de Dieu et de sa miséricorde. M. le curé lui donna une dernière bénédiction. A dix heures 1/2 l'âme réconciliée partit vers son Dieu. C'était le 10 décembre, un jeudi, le jour du Cœur Eucharistique de Jésus! Que ce Cœur Sacré soit à jamais béni et remercié par le Cœur Immaculé de *Marie Auxiliatrice!*

A. L.

MISSIONS DE LA PATAGONIE.

Nous préparons une nouvelle expédition de missionnaires pour aller au secours de nos confrères, dont les travaux produisent déjà tant de fruits de salut dans le champ évangélique de la Patagonie.

Quelques Supérieurs des maisons salésiennes de ces pays lointains viendront sous peu de jours

en Europe, pour faire appel à leurs généreux compagnons et à la charité des Coopérateurs.

— *Les enfants ont demandé du pain et il ne s'est trouvé personne pour leur en donner.*

— Ainsi parlait le Prophète, et nos missionnaires répètent aujourd'hui la même parole. Combien de tribus gisent dans les ténèbres de la mort, et se convertiraient à la lumière de l'Évangile, si elles avaient quelqu'un pour leur distribuer le pain de la parole de Dieu. Que sont une centaine de Salésiens au milieu de ces plaines immenses, où les tribus sont dispersées à d'énormes distances les unes des autres ?

Il est donc nécessaire de renforcer leurs rangs et de nous souvenir que coopérer au salut des âmes n'est pas seulement l'œuvre la plus agréable au Cœur de Jésus, mais qu'elle nous constitue créanciers de ce Cœur adorable.

Nous publions maintenant d'intéressantes nouvelles de nos missions américaines.

LETTRES DES MISSIONS DE LA PATAGONIE.

I.

Conception du Chili. 16 mars 1886.

TRÈS-RÉVÉREND M. LE DIRECTEUR,

Il y a longtemps que je désirais vous donner de mes nouvelles, et je profite d'une belle occasion qui s'offre à moi pour réaliser mon désir; je vous écris d'un point qui est, sans doute, le plus reculé de nos missions.

Le 3 décembre dernier, je partais avec dom Panaro et un catéchiste pour une mission à Malbarco. Nous dûmes faire plusieurs stations, afin de pouvoir donner à un plus grand nombre la facilité de prendre part à cette mission.

Après avoir parcouru 230 lieues, je ressentis les conséquences d'un si long voyage; la chaleur et la nature de l'alimentation m'occasionnèrent une maladie qui fut d'autant plus courte qu'elle fut plus violente. Nous fûmes obligés de nous arrêter pour ce motif au milieu d'une plaine d'une vaste étendue; enfin nous arrivâmes à Malbarco vers la fin de janvier. Le Seigneur et la Très-Sainte Vierge bénirent nos pauvres travaux, de sorte que nous pûmes baptiser environ 400 indigènes, pour la plupart des enfants, et 250 autres enfants de chrétiens. En outre 22 mariages furent célébrés et nous distribuâmes 500 communions. Mais il nous reste encore un bien long parcours à faire sur les pentes des Cordillères, où nous espérons avec la grâce de Dieu recueillir d'abondants fruits de bénédiction.

En deux circonvolutions j'ai dû passer au Chili en traversant les Andes sur deux points différents, afin de me munir des objets nécessaires à la mission. J'ai visité à pied Antuco, Los Angeles, Chillan, San Carlos et, en dernier lieu, la Conception.

J'ai été étonné d'entendre partout les éloges de notre Père D. Bosco et de ses enfants. J'ai

logé à la maison des Sœurs de la Providence, dont le but est l'éducation des jeunes filles pauvres et abandonnées. Ces bonnes Sœurs ont été pour moi une véritable Providence; elles m'ont gardé plusieurs jours et m'ont fourni divers objets pour la Mission. En général le clergé et les religieux aiment les Salésiens, et ils soupirent après le jour où ils viendront s'établir au Chili. Le président Santa Maria lui-même a des sympathies pour notre Congrégation. On raconte qu'un jour les Sœurs de la Providence de Santiago lui ayant présenté un livre qui parlait du but des Salésiens, il en fut touché, et comme les Sœurs insistaient pour qu'il appelât quelque Congrégation afin qu'elle se chargeât des garçons, leurs règles ne leur permettant pas de les garder lorsqu'ils arrivent à un certain âge, le Président leur dit: qu'on demande les Salésiens. Partout où je me présentai, je fus traité avec la plus exquise courtoisie, uniquement parce que j'étais Salésien et fils de D. Bosco.

Le Vicaire diocésain, M. le chanoine Dominique B. Cruz, m'embrassa lorsque j'allai lui rendre visite, en me disant: permettez-moi d'embrasser le premier enfant de D. Bosco venu sur notre territoire. J'eus avec lui une longue conversation au sujet de notre Congrégation, bien qu'il la connût déjà par le *Bulletin*. Il me fit accompagner par le Notaire ecclésiastique, pour voir la maison qu'il tient déjà prête dans un quartier de la ville, dans le but de la convertir en école d'artisans dès qu'on pourra lui envoyer quelques Salésiens. Le terrain de cette maison équivaut à environ 130 mètres carrés. Il est en pourparlers pour acheter le terrain contigu, ce qui rendra l'habitation plus commode. Le bâtiment que l'on construit sera terminé dans quelques mois; il forme 60 mètres carrés. Trois des côtés du carré sont bâtis et un mur de clôture ferme le carré.

Un autre prêtre très-intéressé à faire venir les Salésiens à la Conception du Chili est dom Espéridion Herrera, secrétaire du Vicaire, chargé des travaux de la susdite maison, lequel concourt même aux dépenses de l'édifice. Ayant lu sur le *Bulletin* les origines de l'Oratoire, il recueillit quelques enfants pauvres et les élève selon le système de D. Bosco. Mais les occupations de sa charge de secrétaire, et son ministère de chapelain des sœurs de la Providence, lui empêchant de s'occuper d'eux d'une façon continue, il désire que les Salésiens viennent le plus tôt possible pour leur céder la maison, d'accord avec le Vicaire, auquel a été faite la donation du terrain.

Le Vicaire voudrait également donner aux Salésiens deux paroisses à établir, l'une à Traiguén, l'autre à Victoria, sur les rives d'un fleuve, dont le nom n'est pas présent à ma mémoire en ce moment; je sais pourtant que ces deux points appartiennent au territoire de l'Araucanie. Le peu d'Indiens qui y sont encore se sont convertis au christianisme, et sont confondus parmi les émigrants européens. Il y a là plus de cinq mille individus qui vivent et meurent sans l'assistance d'un prêtre. Cet état de choses cause une grande

douleur au cœur de M. le Vicaire, d'autant plus que cette population s'accroît de jour en jour par l'émigration européenne, spécialement des Suisses et des Italiens. Il a déjà obtenu du Président le terrain pour bâtir églises et maisons.

Nos missions de la Patagonie retireraient un précieux avantage de l'existence de ces maisons, particulièrement pour l'approvisionnement des choses nécessaires aux missionnaires sur les versants des Andes. Ces montagnes offrent plusieurs passages sur divers points. Ainsi, par exemple, un missionnaire se trouvant au lac Nahuel-Huapi, pourrait passer en trois ou quatre jours à Victoria ou à Traiguen, et de Malbarco à la Conception. Dernièrement j'ai mis un jour et demi, monté sur une mule, pour me rendre au Chili en un endroit appelé San Carlo. Pour tous ces motifs, je vous prie d'intéresser à cette situation Dom Bosco et le Conseil, pour qu'ils envoient aussitôt que possible des ouvriers salésiens en ce pays.

Mes compagnons vous présentent leurs plus cordiaux hommages et tous ensemble nous vous supplions de saluer de notre part Dom Bosco, notre commun Père, D. Rua et les autres supérieurs.

Votre bien affectionné

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

II.

Carmen de Patagones.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-CHER M. LE DIRECTEUR,

Enfin monseigneur Cagliero est de retour parmi nous! Il était absent depuis le mois de janvier, pour visiter nos huit maisons de Buenos-Ayres, les cinq de Montevideo et celle de St. Nicolas, y donner les exercices spirituels et préparer du personnel pour nos Missions.

Après un mois d'attente, un mot de l'aimable D. Riccardi nous annonça le départ de Monseigneur pour le 1^{er} Mai, par le vapeur *Mercurio*, et son arrivée le 7 ou le 8. En effet, le 8 on signale le navire en haute mer. Nous nous rendons au port avec nos enfants, précédés de la musique; la foule se presse, avide de revoir son Pasteur. Monseigneur descend à terre et bénit ses enfants.

Que Dieu soit loué! Enfin nous le tenons, se disent les uns aux autres les Patagones avec attendrissement, et ils accourent avec nous baiser l'anneau du Prélat, le regarder de près, entendre ses paroles. Il était impossible de tenir les enfants à leurs rangs; il fallut bien des efforts pour les conduire avec un peu d'ordre jusqu'à l'église, ornée comme il convenait et resplendissante de lumières. D. Daniel en rochet avec l'étole, accompagné de quatre acolytes, lui présenta l'eau bénite, puis Monseigneur entra dans le sanctuaire et pria. Il remercia ensuite l'assemblée, par quelques paroles cordiales, du splendide accueil qu'on lui avait fait, disant qu'il considérait cette manifestation comme s'adressant plutôt à l'envoyé du Saint Père Léon XIII, à l'Evêque,

au Salésien, qu'à sa personne. Il exprima encore l'espoir d'un heureux avenir, qui sourit à son cœur paternel, et l'invite à rendre grâces à Dieu et à la Très-Sainte Vierge de lui avoir accordé un heureux voyage. On chanta alors l'*Ave Maris Stella* et D. Fagnano donna la bénédiction du Très-Saint Sacrement. La foule se dissipa et Monseigneur entra à la maison, où il fit une distribution de bombons aux enfants qui n'en finissaient plus de crier: Vive Mgr. Cagliero! Vive Mgr. l'Evêque! La soirée fut consacrée à s'entretenir avec ses chers Salésiens des deux rives du Rio Negro; il nous apprit qu'il avait catéchisé et baptisé à Bahía-Blanca, où il avait passé les journées du 5 et du 6 courant, un Israélite de de Turin âgé de 26 ans, avec lequel il avait fait connaissance l'année dernière, et que son affabilité avait conquis à la foi et à la loi de N.-S. Jésus-Christ.

Le lendemain, dimanche 9, se trouvait être, par une heureuse coïncidence, le dimanche du Bon Pasteur. Je vous laisse à penser si notre bon Prélat laissa échapper une occasion aussi opportune de rompre le pain de la divine parole à son cher troupeau! Il célébra la sainte Messe dans notre église paroissiale et fit l'homélie du jour, qui se prêtait si bien aux effusions de son cœur plein de la charité évangélique.

Le reste de la journée fut employé à recevoir la visite des Autorités, parmi lesquelles un officier supérieur envoyé par M. le Gouverneur de la Patagonie, et beaucoup d'autres personnes. Monseigneur ne manque pas de rendre ces visites avec sa courtoisie habituelle.

Il est d'une énergie peu commune, car malgré ses prédications en tous les lieux qu'il a visités, et les nombreux Exercices Spirituels qu'il a donnés, malgré les longues cérémonies auxquelles il a assisté, il n'éprouve aucune fatigue et se sent tout disposé à recommencer.

Mais nous le possédons, et nous ferons notre possible pour qu'il ne nous échappe pas de sitôt. Sa présence répand partout une douce joie; toutes ses actions sont empreintes de prudence, de simplicité, de douceur et d'énergie, comme il appartient à un fils aîné de D. Bosco. Oh! longue vie au père et au fils, à l'original et au portrait, au modèle et à la copie!

Vous aussi, M. le Directeur, recevez nos meilleurs souhaits pour le jour de votre fête et faites-en part à tous ces Messieurs qui portent le même nom, D. Francesia, D. Bonetti; mettez-nous aux pieds de notre cher Père et saluez son digne Vicaire ainsi que tous les autres supérieurs; enfin recommandez-nous tous à Notre-Dame Auxiliatrice, mais en particulier

Votre tout dévoué et bien-affectionné

ANGE PICCONO, prêtre.

Carmen de Patagones, le 14 du mois de Marie Auxiliatrice 1886.